

sont traversés les rêves d'une jeune et ardente amoureuse, qui, ayant perdu l'objet de sa passion terrestre, élève vers le ciel son âme inconsolée, aussi bien que l'emblème de la lâcheté ou le démon de la colère, sont, les uns et les autres, des personnifications humaines plus ou moins modifiées par la fantaisie ou la rêverie.

AMBROSIO. — Avec la tendance que vous montrez à croire à quelque chose d'analogue à une influence surnaturelle ou divine sur l'esprit humain, je m'étonne vraiment, mon cher Philaléthès, qu'il y ait tant de scepticisme dans votre rêve du Colisée. Voulez-vous me permettre d'y revenir un instant, et de vous avouer franchement que votre manière de juger de l'état primitif de l'homme après sa première création me paraît non-seulement incompatible avec la raison, mais encore contraire à la révélation et à tout ce que l'on sait sur l'histoire et les traditions des premières nations de l'antiquité ?

PHILALÉTHÈS. — Soyez, je vous prie, Ambrosio, plus net et plus détaillé dans vos objections, afin que je puisse y répondre. En attendant le lever du soleil, asseyons-nous sur ces pierres où nous serons chauffés par la proximité du courant de lave, et où nous pourrons discuter le sujet à notre aise.

AMBROSIO. — Vous vous représentez l'homme, dans son état primitif de création, comme un sauvage semblable à l'aborigène de l'Australie ou de la Nouvelle-Zélande, qui, par le pauvre exercice d'une faible intelligence, acquiert simplement le pouvoir d'alimenter et de perpétuer sa vie. Maintenant, j'affirme que si l'homme avait été créé de cette sorte, il aurait été inévitablement détruit par les éléments ou dévoré par les bêtes fauves, si supérieures à lui par la force physique. Il faut donc qu'il ait été formé avec des penchants ou des facultés instinctives d'une nature variée; qu'il ait reçu une perfection de forme et un usage d'organes appropriés à la destinée de celui qui devait se rendre maître sur la terre. Aussi, il me semble que l'histoire rapportée par la Genèse sur le premier couple humain, placé dans un jardin enrichi de toutes les choses nécessaires à son existence et à son bonheur, avec le commandement de croître et de multiplier, est en parfaite harmonie avec la raison, et d'accord avec une juste vue métaphysique de l'esprit humain.

L'homme, tel qu'il existe actuellement, ne peut être élevé de son état d'enfance à la maturité qu'avec grand soin et difficulté; tous ses mouvements sont premièrement automatiques et ne de-

viennent volontaires que par l'association ; il doit tout apprendre par des procédés lents et difficiles ; plusieurs mois se passent avant qu'il puisse se tenir debout, et plusieurs années avant qu'il puisse se procurer les éléments les plus indispensables de la vie. Sans mère ou sans nourrice, il serait mort en quelques heures, et sans le dur travail de l'instruction et l'exemple, il resterait idiot et inférieur à presque tout autre animal. La raison ne lui vient que peu à peu, et, dans son plus haut perfectionnement même, est souvent incertaine encore et chancelante ; par conséquent, il s'ensuit qu'il a dû être créé avec des instincts qui, pendant longtemps, remplacèrent le manque de raison, et qu'il a été fait capable, dès le premier moment de son existence, de répondre à ses besoins, de remplir ses devoirs et de jouir de la vie dans toute sa puissance et dans toute son activité.

PHILALÉTHÈS. — Que votre raisonnement ait quelque force, je l'admets, mais non pas autant que vous semblez lui en attribuer. Je suppose le premier homme doué de certains pouvoirs instinctifs tels que ceux qui appartiennent actuellement aux rudes sauvages de l'hémisphère austral ; je le suppose ensuite créé avec l'usage d'organes dé-

fensifs et offensifs, et avec des passions et des penchants qui l'aiderent à subvenir à ses propres besoins. Mais à vos histoires vagues et traditionnelles j'oppose le fait de races actuellement en cet état ; leur progrès graduel, depuis l'état primitif de la société jusqu'à celui de la plus haute civilisation, peut, je crois, être facilement déduit de l'exercice de la raison aidé par l'influence des pouvoirs moraux et des circonstances physiques.

Je me représente sans peine que le hasard ait eu quelque influence en offrant la première base pour certains arts ; un climat où le travail n'était pas trop pénible, et où il fallait de l'industrie pour répondre aux besoins de la vie, doit avoir engagé la race dans ses premiers pas vers le progrès. Où la nature est une trop bonne mère, l'homme est généralement un enfant gâté ; où elle est une marâtre, il a toute sa puissance virtuelle tarie et stérilisée.

Les peuples du Sud et du Nord, ainsi que ceux qui habitent les tropiques, nous offrent aujourd'hui la preuve de la vérité de ce principe ; et il est possible même à présent de trouver sur la surface de la terre toutes les gradations différentes de la société, depuis celle où l'homme est

à peine au-dessus de la brute, jusqu'à celle où il paraît atteindre dans sa haute nature une intelligence divine. De plus, la raison est le don le plus noble que Dieu ait fait à l'homme, et je ne puis supposer qu'un tout-puissant Créateur, d'une sagesse infinie, ait doué les premiers habitants du globe d'une proportion plus grande d'instinct que celle qui était nécessaire pour conserver leur existence, et qu'il n'ait pas voulu laisser le progrès de leur amélioration au travail, au développement et à l'élévation de leurs facultés intellectuelles<sup>1</sup>.

AMBROSIO. — Il me semble que vous avez oublié dans votre argument l'influence qu'une race civilisée doit avoir sur les sauvages ; plusieurs

1. Non-seulement le progrès organique des races est contenu dans ces arguments, mais encore et surtout le progrès intellectuel de l'humanité. Les dernières discussions de physiologie zoologique d'une part, les observations faites d'autre part par les grands voyages récemment accomplis chez les noires tribus de l'Afrique, comme chez les Peaux-Rouges de l'Amérique, établissent éloquemment que les variétés si nombreuses de l'espèce humaine progressent par l'exercice de leurs facultés intellectuelles et se développent aux dépens des retardataires, qu'elles exterminent tôt ou tard, soit rapidement par les guerres, soit lentement par la seule importation des habitudes civilisées. C. F.

nations, que vous croyez trouver dans leur état original, peuvent être descendues de nations jadis civilisées. Tracer la rétrogradation ou l'avancement d'un peuple est également facile. Les tribus barbares qui habitent l'Afrique du Nord sont probablement des descendants des Carthaginois si opulents, si commerçants et si ingénieux, qui, dans le temps, luttèrent avec Rome pour l'empire du monde. Même plus près de nous, nous pourrions trouver dans le midi de l'Italie et les îles adjacentes des preuves d'une dégradation moins marquée. Je soutiens donc que la civilisation des premières races patriarcales peupla l'Orient, et passa dans l'Europe en sortant de l'Arménie, où la tradition a placé le paradis terrestre. L'antique civilisation de cette race ne peut être que la conséquence d'un privilège particulier, signalé par un caractère bien plus élevé que celui de l'état sauvage. Les patriarches hébreux paraissent être longtemps restés à l'état de groupes de familles, — état le moins adapté à la découverte des arts ; et pourtant leur foi était de la forme la plus sublime dans sa religieuse grandeur ; car ils professaient le culte de l'Intelligence unique et de l'Être suprême, vérité qui ne fut trouvée qu'après mille ans de civilisation, de

travaux intellectuels et d'efforts gigantesques par les sages de la Grèce.

Il est évident que, dans l'histoire des Juifs, rien n'est plus conforme à nos idées d'analogies que cette série d'événements. Nos premiers parents furent créés avec tous les éléments nécessaires à leur vie et à leur bonheur; ils n'avaient qu'un devoir à remplir, celui de prouver leur obéissance leur amour et leur dévouement au Créateur. En ceci ils ont failli; et la mort, ou la crainte de la mort, est devenue une malédiction pour leur race; mais le père de la famille humaine se repentit, et la puissance intellectuelle dont la révélation l'avait gratifié fut transmise à ses enfants, plus ou moins modifiée par leur raison instinctive.

Pourtant, il y eut une branche de ces créatures qui, ayant conservé leurs pouvoirs et leurs institutions particulières, brillèrent au-dessus de la raison par leur foi et par le culte pur envers Jéhovah, tandis que plusieurs frères de la même famille tombèrent dans l'idolâtrie et que la lumière céleste se perdit dans le brouillard des sens. L'Être tout-puissant, adoré par les Israélites seulement comme un mot mystérieux, fut oublié par plusieurs nations voisines pour l'adoration des hommes et des animaux aussi bien que des par-

ties de l'univers visible et même des pierres. La difficulté que les législateurs divins des Juifs eurent à conserver la pureté de leur foi, au milieu des idolâtres de leur entourage, est une preuve de la mauvaise tendance de l'esprit humain après la chute. Et si l'on veut se donner la peine de considérer la nature de la loi de Moïse, et la manière dont elle fut suspendue avant la fin de l'empire romain, — le sacrifice expiatoire du Messie, — la crainte de la mort détruite par l'espérance de l'immortalité établie dans le Christ ressuscité, — et les triomphes du christianisme sur les païens au temps de Constantin, — je crois que l'on ne peut manquer de reconnaître la vérité logique de la religion révélée, basée sur l'histoire primitive de l'homme. Or, celui qui reconnaît la justice de cette vérité doit, je crois, être peu satisfait du tableau qu'a tracé Philaléthès, ou son Génie, du prétendu progrès de l'humanité, où l'on ne trouve que des résultats vagues et faux de la raison humaine trop vantée.

ONUPHIO. — Je crains de vous offenser, mon cher narrateur; cependant, je ne puis m'empêcher de faire un peu l'apologie des résultats philosophiques dus à l'exercice de la raison humaine, à laquelle, il faut l'avouer, vous n'attribuez pas

du tout sa valeur véritable. Je partage l'opinion de Philaléthès que le don le plus noble que Dieu ait fait à l'homme est celui de *la raison*. Aussi je ne puis admettre que votre manière de considérer la condition humaine dans le paradis terrestre, la chute et le progrès de la société, soit en aucune façon conforme aux idées que nous devons nous former des institutions d'un Être puissant et infini. D'un autre côté, vous parlez de la justesse de vos opinions; évidemment vos idées sur la raison diffèrent des miennes, ou bien nous avons adopté des formes différentes de logique. Moi, je ne trouve dans l'histoire biblique aucune idée d'une Intelligence suprême, conforme à celle des philosophes grecs; au contraire, je trouve Jéhovah partout dépeint comme un puissant être matériel, doué d'organes, de sentiments et de passions semblables à ceux d'un grand agent humain. On le représente ayant fait l'homme à son image, marchant au jardin dans la fraîcheur du soir, content des sacrifices d'actions de grâces, se courrouçant contre Adam et Ève, maudissant Caïn pour son crime de fratricide, et même fournissant à nos premiers parents des vêtements destinés à cacher leur nudité. Plus loin, il paraît sous une forme matérielle au milieu des flammes,

du tonnerre et des éclairs, avec sa résidence fixe dans l'air, selon les idées des Lévites. Dans toutes les Écritures, sa puissance est seulement mise en contraste avec les dieux païens, et dans la scène étrange qui s'est passée chez Pharaon, il semble avoir mesuré ses pouvoirs par ceux de quelques magiciens ou voyants, et n'avoir prouvé sa supériorité que par des faits encore plus terribles. Dans l'histoire entière de la nation juive il n'y a pas de conception qui approche de la sublimité de celle d'Anaxagore, quand il appelle Dieu l'*Intelligence* ou νοῦς<sup>1</sup>; Jéhovah paraît toujours au contraire comme le Génie d'un conte arabe, ayant sa demeure dans les nuages, descendant sur une montagne, encourageant le peuple de son choix à commettre les crimes les plus atroces

1. Les efforts de la pensée grecque, dont on a vu un si remarquable exemple dans Xénophane (V. *Dieu dans la nature*, liv. V), pour la conception pure de l'intelligence divine, le polythéisme lui-même dans son adoration des forces de la nature divinisée, constituaient un déisme bien plus élevé que celui des Hébreux, et que celui même du christianisme de l'époque de Constantin, dans lesquels la tendance à se représenter Dieu sous la forme humaine, ou l'anthropomorphisme, est très-sensible. On a suffisamment calomnié le polythéisme pour ne pas le défendre un peu maintenant en se déclarant déiste, sans être pour cela panthéiste. C. F.

pour exterminer toutes les races qui ne partageaient pas la même foi, et tout détruire jusqu'aux enfants, et même jusqu'aux enfants encore sommeillant dans le sein de leurs mères! D'autre part, je ne trouve point dans l'Écriture la promesse d'un Messie spirituel, mais bien plutôt celle d'un roi temporel encore à venir, comme le croient les Juifs. Le serpent dans la Genèse n'a aucun rapport avec l'esprit de la méchanceté, mais on le regarde simplement comme un reptile dangereux dont le venin fut souvent funeste à l'homme, d'où s'ensuivait naturellement une guerre perpétuelle entre leurs races. Le serpent, quand il le pouvait, devait mordre le talon de l'homme, et l'homme, quand l'occasion s'en présentait, devait en revanche lui briser la tête. J'admets, si vous voulez, qu'il y a au fond de l'esprit humain un instinct de religion ou de superstition; instinct revêtant des formes différentes selon les circonstances locales, selon les événements historiques et selon l'état du climat. Mais je ne suis pas convaincu que la religion des Juifs ait été supérieure à celle des Sabéens, adorateurs des étoiles, ni à celle des anciens Persans qui offraient leur culte au soleil comme à un symbole de la puissance divine, ni davantage à celle de ces na-

tions de l'Orient qui adoraient les pouvoirs et les attributs de la divinité dans les formes diversifiées de l'univers visible. Quant à la tolérance, je suis comme un des Romains du passé : dans mon Panthéon, je voudrais qu'il y eût une place pour tous les dieux, mais je ne permettrais ni aux brahmes, ni aux chrétiens de discuter sur des questions aussi insolubles que le mode de l'incarnation ou les attributs de leur dieu trinaire.

AMBROSIO. — Vous ne m'avez pas compris, mon cher penseur, si vous croyez que vos opinions m'ont offensé le moins du monde. J'ai trop observé les égarements de la raison humaine pour qu'ils puissent me surprendre, et votre manière de voir n'est pas rare dans le monde des jeunes gens d'esprit, qui n'examinent que légèrement les évidences de la religion révélée. Toutefois, je suis heureux de constater que vous n'êtes pas de cette école de sceptiques qui trouvent dans l'astronomie ancienne tous les germes du culte hébraïque, identifient les travaux d'Hercule avec ceux des héros juifs, et ne voient dans la vie et la mort du Messie ressuscité que l'histoire du jour solaire<sup>1</sup>.

1. Allusion à l'*Origine des cultes* de Dupuis et à l'école philosophique régnante de la fin de l'empire. Ce système d'interprétation applicable à la mythologie astronomique,

Au moins, vous admettez l'existence d'un instinct religieux, ou, si vous préférez l'appeler ainsi, une superstition innée dans l'esprit humain. Plus tard, cette base vous donnera, je l'espère, un système de foi digne d'un philosophe chrétien.

L'homme, avec quelque instinct religieux qu'il ait été créé, était destiné à communier par sensations avec l'univers visible, et à se mettre en relation avec la nature par ses organes; aussi, dans l'état primitif de la société, fut-il plus spécialement sous l'influence de ses sens grossiers. Si l'on admet l'existence d'une Intelligence suprême, et ses intentions bienfaisantes envers l'homme, il faut admettre aussi que les idées sur son existence qu'elle a voulu imposer à l'homme, telles que la vénération, l'amour, l'espérance, la crainte, devaient être en harmonie avec l'ordre général des sensations humaines. (Je ne sais si vous me comprenez bien.) La même puissance infinie, qui dans un instant pouvait créer l'univers, pouvait également modifier les idées d'un

et qui pouvait rendre compte de plusieurs épopées primitives en les attribuant à la célébration de la marche du soleil dans le zodiaque, était évidemment exagéré dans ses prétentions à se substituer aux traditions relatives à l'existence de Jésus. C. F.

être intellectuel de manière à ce qu'elles prissent une forme et un caractère plus aptes à comprendre l'existence divine; il est donc possible que, dans son premier état, l'homme se soit imaginé entendre la voix, et jouir de la présence actuelle de la Divinité.

Ce fut là, à mon avis, le premier effet de l'instinct religieux servi par des sens très-impressionnables. Chez les patriarches, il se peut que ces idées aient été assez vives pour se confondre avec des impressions; cependant, comme il est probable que dans leurs descendants l'instinct religieux s'affaiblit en même temps que la force des impressions diminua, il s'ensuivit les visions ou les rêves qui paraissent avoir constitué l'inspiration des prophètes. Je ne suppose pas que l'Être suprême se soit jamais fait connaître à l'homme par un véritable changement dans l'ordre de la nature; je crois plutôt que les sensations de l'homme ont été intimement modifiées en certaines circonstances, de telle sorte qu'il a pu croire à la présence de Dieu. Les événements historiques prouvent à mon avis en particulier que l'Intelligence divine a agi continuellement sur la race de Seth comme sur le peuple de son choix, et que les premières opinions d'une petite tribu